

Portrait d'un Juif : Zelig

Par le professeur Albert Bensoussan

To be a Jew or not to be a Jew : that is the question.

À Déborah, ma fidèle relectrice



Peut-on considérer le cinéaste américain Woody Allen, de son vrai nom Allan Stewart Königsberg, comme un cinéaste juif ? Assurément, il est peu de films de ce fils du Bronx qui par la suite s'est installé Avenue K à Brooklyn, et a fréquenté *Midwood High School*,¹ dont le personnage juif soit absent, juif diasporique et new-yorkais, traînant son mal

de vivre et son mal-être. Nous nous intéressons ici à un film particulièrement édifiant : *Zelig*, sorti en 1983. Woody Allen dans *Zelig* nous donne à voir un homme singulier, dont l'attitude « anormale » n'engage que lui, apparemment, un homme qui a le pouvoir de se transformer en mimant tout ce qui l'entoure, et qu'on appelle caméléon – *chameleon man* –, mais aussi lézard et reptile. En toute circonstance, il s'adapte à l'autre. Mêlé à des obèses, le voilà grossissant démesurément. Au près des Noirs, le

¹ À cette époque, notre présidente Ann Nusimovici demeurait également avenue K à Brooklyn et a fréquenté, sept ans après Woody Allen le lycée de Midwood. (*Midwood High School*).

voilà nègre, et il se trouvera même une femme de couleur pour se prétendre son épouse, qu'il aurait abusée en se faisant passer pour le frère de Duke Ellington ! Est-il en compagnie d'Asiatiques ?, inévitablement, ses yeux vont se brider et son teint jaunir.

Que veut dire le mot *zelig* ? *Selig*, ainsi qu'on l'écrit en allemand, signifie heureux, synonyme de *glücklich*, d'où le patronyme prolifique Seligman, homme heureux, et l'adverbe *selig* signifie « d'un air béat », ce qu'on peut lire constamment sur le visage de Woody interprétant Zelig. Mais surtout « Zelig » est l'orthographe yiddish du mot : זעליק. Et c'est la signature du film d'un cinéaste issu d'une famille d'immigrants juifs russo-autrichiens parlant le yiddish, l'hébreu et l'allemand.

Pour cet homme ordinaire qui n'aspire qu'à se fondre dans la masse il s'agit bien de trouver le bonheur, c'est-à-dire d'être aimé. Besoin pathétique, parce qu'il croit, d'instinct et sans réfléchir, que pour y parvenir il faut tout abdiquer de soi et s'identifier à l'Autre. Or il a beau montrer patte blanche – ou noire, ou jaune, ou brune –, il n'évitera ni les coups ni les stigmatisations.

C'est là la maladie de Zelig, qui mobilise la crème de la psychanalyse de l'entre-deux-guerres (qui est le temps du film). Spécialiste de l'enfance psychotique, Bruno Bettelheim (un Juif autrichien) en personne est convoqué à l'écran. Au pays du *melting-pot* il y a autant de types que de familles d'individus : les gros, les Noirs, les Chinois, les Mexicains..., et notre « caméléon » -- qu'on appelle « The Changing Man » – devrait, pour être dans le droit fil de

l'inaccessible intégration, choisir le moyen terme ou le plus petit commun multiple..., ce qu'il ne fait pas. Zelig est, en fait et successivement, toutes les majorités et toutes les minorités en un vertigineux tour de passe-passe, ou plutôt de « face-face ». Aussi est-il qualifié de « conformiste outrancier » – *the ultimate conformist*. Excessif, extrême, voire extrémiste, nous le retrouverons même dans l'entourage d'Hitler – une des plus fameuses séquences du film, une des plus drôles aussi – parce que, nous dit-on, le fascisme lui apparaît comme l'option la plus accessible et commode pour se fondre dans l'anonymat ! Idéologie de robots, d'ectoplasmes, de non-êtres...

Or le comble, c'est que ce personnage, qui se veut si ordinaire et si banal, est aussi défini comme juif. Non sans insistance, comme toujours chez Woody Allen. Un de ses numéros « transformationnistes » les plus réussis consiste, lors d'une tournée en France, à mimer des rabbins à longue barbe (présentés comme de grands intellectuels !) au point de passer pour l'un d'eux et de se retrouver, du même coup, sous la menace d'une déportation à l'île du Diable – Dreyfus n'est pas loin ! Woody Allen, à cet égard, n'a pas attendu l'actualité douloureuse et quotidienne de ce début du 3^{ème} millénaire pour railler – ou dénoncer – le vieux fonds d'antisémitisme français.

Juif, donc, Zelig est un être inauthentique, vidé de toute substance, prêt à tout pour se faire accepter et aimer, et, bien entendu, prêt à trahir son hypothétique essence. Ce reptile est une « vermine » kafkaïenne et rampante – *La métamorphose* ici la référence obligée. Il est une

coquille vide, un miroir qui ne renvoie qu'à l'Autre : à cet égard, traité par le Dr. Fletcher, sa psy (joliment incarnée par Mia Farrow, alors épouse du metteur en scène), il n'hésite pas à renverser les rôles et à prétendre qu'il est, lui, le docteur, et elle la patiente. Il est proprement l'Autre. Comment ne pas penser alors à l'une des plus célèbres blagues de Woody Allen, qui débuta comme *gagman* : « *I am at two with Nature* », introduisant, déjà, l'ambivalence dans l'expression idiomatique « *I am at one with Nature* », littéralement « Je suis en harmonie ou en communion avec la nature », qu'on pourrait comprendre aussi comme : « Je suis naturellement un être quelconque » ?² Être coupé en deux, écartelé, éclaté, sans attaches ni tradition ni religion (l'enfant Woody a pourtant été pendant huit ans dans une école confessionnelle juive), Zelig est profondément « déconstruit » -- comme le sera plus tard le personnage de *Harry dans tous ses états* (en anglais, *Deconstructing Harry*). Il est « flou », il passe difficilement à l'image, flouté, souvent d'ailleurs méconnaissable, voire peu reconnaissable : est-

2 Mon amie Cathie Fidler, éminente angliciste et cinéphile, m'apporte la précision suivante sur ce gag : "*At one with nature*" signifie "en harmonie totale avec la nature", comme si on faisait partie d'une bulle parfaite et confortable, comme si on ne faisait qu'un avec elle, en fait. En déformant l'expression, Woody Allen signifie son unicité en tant qu'homme, distinct de la nature sauvage, et aussi son rejet de tout ce qui est agricole (!), lui qui est un citoyen invétéré. Il signifie clairement que la nature et lui, ça fait deux, ainsi qu'il le clame souvent en affirmant son amour de la ville. Cf. *Manhattan*, et même son dernier film, dans lequel son héros y revient malgré l'attrait momentané de la Californie et de L.A. au contexte juif assez caricatural ! Cela n'a pas de rapport avec le fait d'être un "être quelconque", mais avec le fait qu'il se rattache à une urbanité, aux rapports avec les êtres, plutôt qu'avec la nature, dont il n'a que faire. Ses pieds sont du côté des hommes, de leurs créations, pas du côté de celles de Dieu (si tant est qu'il croie en lui !).²

ce vraiment lui ce Mariachi mexicain ? Est-ce encore lui sous la casquette de militant nazi ? Le cinéma, plus que les autres arts, se prête à cette définition de l'être dispersé – diasporique –, parce qu'il procède par succession discursive d'images. Le personnage écartelé se présente sous toutes ses faces, tel un Janus *bifrons*. Comment ne pas penser alors qu'en hébreu, le visage est toujours exprimé au pluriel : *panim* ? Le cinéaste, à son insu, peut-être, bien qu'on sache qu'il connaissait l'hébreu, bâtit un film qui est la glose de ce mot si « singulier » de la langue hébraïque. Les différents visages de Zelig seront peu à peu dévoilés par la psychothérapeute, jusqu'à ce que cette dernière s'arrête à celui qu'elle aura choisi, elle, et cela aboutira à un mariage heureux, quoique bref, puisque Zelig va mourir. Comme *Elephant Man* – autre film parabolique (de David Lynch) – Zelig meurt au moment où il atteint à la vérité de soi, à son identité, à l'harmonie de l'être et à sa reconnaissance par les autres.

Ce film, parce qu'il est clairement allégorique et que la dimension juive n'en est à aucun moment occultée (« Qu'on le lynche, ce sale youpin », dit lors d'une séquence de radio une gardienne de vertu américaine aux yeux *WASP*³), est une réflexion identitaire. Le Juif y apparaît systématiquement rejeté de partout :

³ Zelig pourrait être considéré comme la version juive du caméléon alors que *Walter Mitty* en serait la version WASP. Notons que ce film fut interprété par un autre grand acteur juif, enfant de Brooklyn, Dany Kaye (David Kaminski et Nemerovsky par sa mère). *The secrete life of Walter Mitty* (film de Norman McLeod, 1947). Walter Mitty est un personnage fantasque, correcteur d'édition, qui dans de successifs rêves éveillés, se transporte dans la peau de divers personnages, fort contrastés (chirurgien, pilote, corsaire, bandit de grand chemin...) et qui aura, là aussi, maille à partir avec la psychanalyse.

pour le parti des travailleurs, il est l'odieux capitaliste suceur du sang prolétarien, et à l'inverse, pour l'extrême droite, il est l'agent de la subversion ouvrière, le bolchevique. On reconnaît bien là ces deux visages de l'antisémitisme historique : la haine conjointe du judéo-bolchevisme et du judéo-capitalisme, à quoi s'ajoutent aujourd'hui bien d'autres facettes : antisionisme, anti-impérialisme, alter mondialisme, plus vert que moi tu meurs, etc... Il a beau se vouloir semblable aux autres, Zelig, ce *marrane* moderne, n'est jamais des leurs, toujours en porte-à-faux, bouc émissaire quoi qu'il fasse, étranger au pays des « peuples » (*goyim*). La haine répond à l'amour, sauf, en fin de pellicule, par le coup de baguette magique qui transforme la psy en épouse. Et Zelig reste l'impayable New-yorkais frileux que l'on sait, un homme de diaspora et qui n'en démord pas, malgré l'apparition à l'écran du romancier Saul Bellow, qui faisait dire au protagoniste de *Herzog* (un précédent notable de *Zelig*) : « Plus les individus sont détruits, plus grand est leur désir de se rattacher à une collectivité ». (Comment ne pas voir que l'État d'Israël, du moins en ses débuts et ses alyas désordonnées, apparaît bien comme le refuge des êtres détruits ou déconstruits par la guerre et la persécution ?) Il restera donc cet homme fantasque et solitaire, contradictoire et demeuré.

Zelig représente la mise en question de l'être en exil aux visages morcelés ; il est le Juif nomade assis entre deux chaises et l'héritier du *Tramp* (vagabond) chaplinesque, celui qui a un pied de chaque côté de la frontière (« *at two with the Nature* »). Certes, tant de films de Woody

Allen sont marqués par la judéité du réalisateur, fût-ce sur le mode cocasse – comme dans *Prends l'oseille et tire-toi* (*Take the Money and Run*), où le voleur amateur qui purge sa peine se rend à la chapelle de la prison et, pour faire comme les autres, le voilà priant... sauf qu'ataviquement il se balance d'avant en arrière comme devant l'Arche sainte ou devant le *Kotel Maaravi* ! En Yiddish cette action est décrite par le verbe *daven*, prononcé aussi *doven* : דאָבן.

Eh bien, certains antisémites ne s'y sont pas trompés qui ont vu en Woody Allen « un parfait exemple et un témoignage vivant du système juif et sioniste » (cité dans *L'Arche* de septembre 2004) ! (Ne l'a-t-on pas dit aussi de Charlie Chaplin, autre cible ?) Peut-on aller jusqu'à formuler alors ce « complexe de Zelig » selon lequel le Juif de la diaspora serait un malade ? Malade, oui, de tous ses visages et masques qu'il n'a plus la force d'assumer et dont il se défera peu à peu, avec l'aide de l'analyste jusqu'à aboutir, peut-être, à cette face unique – et néanmoins *panim* – qui le restituera en son être authentique : l'Hébreu ou le Juif avec une majuscule – à moins que ce ne soit seulement cet habitant lambda de la ville que l'ignoble Céline avait appelé *Jew York* ! Alors là oui, les propagandistes antisionistes l'ont bien vu : le film *Zelig* pourrait bien être un subtil plaidoyer pour le retour à Sion, et Woody Allen (qui ne manquerait peut-être pas d'être surpris ou heurté par cette hypothèse) un étrange et efficace *Chaliyar*, un messager de l'Agence Juive...

Le complexe de Zelig, au terme d'un parcours burlesque – et néanmoins poignant –

énonçant les ratages successifs de la diaspora, serait alors résolu par la loi du retour. Car l'existence d'Israël a changé la donne en invitant à l'alya, à la « montée » en Terre Sainte, en rassurant les Juifs du monde entier par l'appartenance à la nation promise et par la reconnaissance internationale (malgré tous les procès actuels en délégitimisation). Sans compter que le « Juif de l'extérieur » (*Houts Eretz*, comme on dit en Israël) a toujours la ressource de dire, tout crûment comme un de mes anciens élèves et très cher ami professeur

sorbonnard, excédé de toutes les « incivilités » qui font, hélas ! le quotidien du peuplement juif de la Capitale et de l'hexagone, et rejetant l'attitude misérabiliste qui nous a fait si souvent baisser la tête ou faire le dos rond, pour défier et invectiver tous les antisionistes ou antisémites de France et de Navarre : « Oui, je suis Juif, je soutiens Israël et je t'emmerde »... Alors, Zelig, alors Woody, finalement, es-tu « *at one with the Nature* » ?

Albert Bensoussan

